

Le Lion du Nord dans la tourmente européenne

La Suède et la Guerre de Trente Ans (1618-1648) : d'une puissance baltique à l'arbitre de l'Europe

La Guerre de Trente Ans (1618-1648) constitue l'un des conflits les plus dévastateurs de l'histoire européenne, une conflagration qui, partie d'une querelle religieuse en Bohême, embrasa progressivement l'ensemble du continent. Dans ce maelström de violence, un acteur inattendu allait bouleverser l'équilibre des forces et transformer un royaume périphérique en puissance majeure du concert européen : la Suède. L'intervention du roi Gustave II Adolphe en 1630 marque un tournant décisif, non seulement dans le déroulement du conflit, mais également dans l'histoire militaire et diplomatique de l'Europe moderne.

Comment un royaume scandinave de moins de deux millions d'habitants put-il s'imposer face aux puissances habsbourgeoises et redessiner la carte politique du continent ? Quelles motivations — religieuses, stratégiques, dynastiques — présidèrent à cette intervention ? Et quel héritage cette « épopée suédoise » laissa-t-elle à l'Europe et à la Suède elle-même ? Telles sont les questions auxquelles cet article entend répondre, en retraçant les étapes d'une aventure militaire et politique qui façonna durablement le destin du Nord européen.

I. L'Europe en feu : aux origines d'un conflit continental.

La défenestration de Prague et l'embrasement de la Bohême (1618).

Le 23 mai 1618, un incident en apparence local allait déclencher la plus longue et la plus destructrice des guerres européennes de l'époque moderne. Ce jour-là, dans le château de Prague, des nobles protestants de Bohême, exaspérés par les atteintes portées à leurs libertés religieuses par les représentants de l'empereur Ferdinand II de Habsbourg, jetèrent par les fenêtres deux gouverneurs catholiques et leur secrétaire. Miraculeusement survivants — la tradition catholique attribua leur salut à l'intervention de la Vierge Marie, tandis que les protestants évoquèrent prosaïquement un tas de fumier —, les trois hommes devinrent les symboles involontaires d'une rupture irrémédiable.

La défenestration de Prague s'inscrivait dans un contexte de tensions croissantes entre catholiques et protestants au sein du Saint-Empire romain germanique. La paix d'Augsbourg de 1555, qui avait consacré le principe *cujus regio, ejus religio* (« tel prince, telle religion »), n'avait fait que geler temporairement les antagonismes confessionnels. L'essor de la Contre-Réforme catholique, porté par les Habsbourg et les Jésuites, menaçait directement les acquis protestants, tandis que la montée du calvinisme — confession non reconnue par les traités de 1555 — ajoutait une nouvelle dimension à l'affrontement religieux.

Figure 1 — La défenestration de Prague (23 mai 1618)



Cette gravure d'époque représente l'événement déclencheur de la Guerre de Trente Ans : la défenestration des gouverneurs impériaux Jaroslav Bořita de Martinice et Vilém Slavata de Chlum par les nobles protestants de Bohême. Cet acte de rébellion ouverte contre l'autorité habsbourgeoise inaugura une période de conflits qui allait ravager l'Europe pendant trois décennies.

Les phases initiales du conflit : la débâcle protestante (1618-1629).

Les premières années de la guerre furent marquées par une série de victoires catholiques qui semblèrent annoncer l'écrasement définitif du protestantisme allemand. La défaite des insurgés bohémiens à la Montagne Blanche, près de Prague, le 8 novembre 1620, constitua un désastre pour la cause protestante. L'électeur palatin Frédéric V, élu roi de Bohême par les rebelles — d'où son surnom de « roi d'un hiver » —, fut contraint à l'exil, et la Bohême soumise à une recatholicisation brutale. L'historien Georges Pagès note que « la bataille de la Montagne Blanche marqua le triomphe de la maison d'Autriche et de la Contre-Réforme en Europe centrale ».

Les tentatives d'intervention des puissances protestantes se soldèrent par des échecs répétés. Christian IV de Danemark, qui entra en guerre en 1625 à la tête d'une coalition protestante soutenue par l'Angleterre, les Provinces-Unies et la France, fut sévèrement battu par les armées impériales commandées par Tilly et surtout par le redoutable Albrecht von Wallenstein. La paix de Lübeck (1629) contraignit le Danemark à se retirer du conflit, laissant les princes protestants allemands sans protecteur.

Le point culminant de l'offensive catholique fut atteint avec l'Édit de Restitution promulgué par Ferdinand II le 6 mars 1629. Ce texte ordonnait la restitution à l'Église catholique de tous les biens ecclésiastiques séculari-

sés depuis 1552, soit plus de cinq cents monastères et couvents, ainsi que plusieurs évêchés. Cette mesure radicale, qui menaçait de ruiner définitivement le protestantisme allemand, allait paradoxalement précipiter l'intervention de la puissance qui allait renverser le cours de la guerre : la Suède.

II. La Suède à la veille de l'intervention : une puissance en devenir.

L'héritage des Vasa : la construction d'un État moderne.

Pour comprendre l'intervention suédoise dans la Guerre de Trente Ans, il convient de rappeler le chemin parcouru par ce royaume depuis son émancipation de la tutelle danoise en 1523. Gustave I^{er} Vasa, fondateur de la dynastie, avait jeté les bases d'un État centralisé et efficace, renforcé par l'adoption de la Réforme luthérienne qui permit la confiscation des biens de l'Église catholique au profit de la couronne. Ses successeurs poursuivirent cette œuvre de consolidation, développant une administration remarquablement moderne pour l'époque.

La Suède du début du XVII^e siècle présentait ainsi un visage paradoxal : un royaume pauvre et peu peuplé — environ 1,5 million d'habitants, contre 20 millions pour la France —, mais doté d'institutions solides, de ressources naturelles stratégiques (fer, cuivre) et d'une tradition militaire forgée dans les guerres contre le Danemark, la Russie et la Pologne. L'historien Michael Roberts a qualifié cette période de « révolution militaire suédoise », soulignant les innovations tactiques et organisationnelles qui allaient faire de l'armée suédoise la plus redoutée d'Europe.

Gustave II Adolphe : le « Lion du Nord ».

Monté sur le trône en 1611 à l'âge de dix-sept ans, Gustave II Adolphe (1594-1632) incarna la transformation de la Suède en grande puissance européenne. Homme de guerre exceptionnel, administrateur rigoureux, lettré maîtrisant plusieurs langues, il réunit les qualités nécessaires pour mener à bien l'entreprise audacieuse qu'il méditait depuis plusieurs années. Son règne, avant même l'intervention allemande, fut marqué par des succès militaires significatifs : victoire sur le Danemark (paix de Knäred, 1613), conquête de l'Ingrie et de la Carélie sur la Russie (paix de Stolbova, 1617), prise de la Livonie sur la Pologne (trêve d'Altmark, 1629).

Ces guerres baltiques avaient permis à Gustave Adolphe de forger un instrument militaire sans équivalent en Europe. L'armée suédoise se distinguait par plusieurs innovations majeures : allègement de l'artillerie (canons de régiment aisément manœuvrables sur le champ de bataille), combinaison de la mousqueterie et des piques en formations souples, usage offensif de la cavalerie, discipline rigoureuse des troupes. Le chancelier Axel Oxenstierna, fidèle collaborateur du roi, avait parallèlement réorganisé l'administration et les finances du royaume pour soutenir l'effort de guerre.

Les motivations de l'intervention suédoise.

Les raisons qui poussèrent Gustave Adolphe à intervenir dans le conflit allemand furent multiples et entremêlées. La dimension religieuse, sans être négligeable, ne doit pas être surestimée : le roi de Suède se présentait certes comme le champion du protestantisme menacé, mais ses calculs stratégiques primaient sur le zèle confessionnel. La véritable motivation résidait dans la volonté de faire de la Baltique un « lac suédois » (*Dominium Maris Baltici*), ambition qui se heurtait frontalement aux visées de l'empereur Ferdinand II.

L'expansion impériale vers le nord constituait en effet une menace directe pour les intérêts suédois. Le projet de Wallenstein de créer une flotte impériale en Baltique, les ambitions des Habsbourg sur les évêchés du nord de l'Allemagne, le soutien apporté par l'empereur au rival dynastique de Gustave Adolphe, Sigismond III de Pologne : autant d'éléments qui rendaient l'affrontement inévitable. Comme l'écrivait le roi lui-même au Riksdag (parlement suédois) en 1629 : « Tous les périls de guerre qui agitent l'Europe sont dirigés vers nous, ils viennent frapper à notre porte. »

La France, bien que catholique, encouragea secrètement l'intervention suédoise. Le cardinal de Richelieu, principal ministre de Louis XIII, voyait dans la Suède un instrument providentiel pour affaiblir les Habsbourg sans engager directement la France dans un conflit religieux. Le traité de Bärwalde, signé le 23 janvier 1631, formalisa cette alliance paradoxale : la France s'engageait à verser un million de livres par an à la Suède en échange de son intervention militaire en Allemagne. Cette alliance franco-suédoise, malgré les tensions qui l'émaillèrent, constitua l'un des axes structurants de la diplomatie européenne jusqu'au XVIII^e siècle.

III.L'épopée allemande : triomphes et tribulations (1630-1632).

Le débarquement en Poméranie (juillet 1630).

Le 6 juillet 1630, Gustave II Adolphe débarqua sur l'île d'Usedom, en Poméranie, à la tête d'une armée d'environ 13 000 hommes. Ce débarquement, soigneusement préparé, marquait le début de l'une des campagnes militaires les plus remarquables de l'histoire moderne. Le roi, selon la tradition, aurait mis pied à terre en s'agenouillant pour remercier Dieu de la traversée heureuse, geste qui témoignait de la dimension quasi-mystique qu'il entendait conférer à son entreprise.

Les premiers mois de la campagne furent cependant difficiles. Les princes protestants allemands, échaudés par l'échec de l'intervention danoise, hésitaient à se rallier au nouveau champion de leur cause. Les électeurs de Saxe et de Brandebourg, en particulier, craignaient de s'attirer les foudres de l'empereur en s'alliant ouvertement avec une puissance étrangère. Gustave Adolphe dut se contenter de sécuriser sa tête de pont pomérannienne et de négocier patiemment avec les princes récalcitrants.

Figure 2 — Le débarquement de Gustave II Adolphe en Poméranie (juillet 1630)



Cette gravure représente l'arrivée de l'armée suédoise sur les côtes allemandes en juillet 1630. On distingue la flotte suédoise à l'arrière-plan et le roi Gustave II Adolphe, reconnaissable à son armure, mettant pied à terre avec ses généraux. Ce débarquement inaugurerait deux années de campagnes qui allaient bouleverser l'équilibre des forces dans l'Empire.

Un événement tragique allait précipiter les ralliements : le sac de Magdebourg par les troupes impériales de Tilly, le 20 mai 1631. Cette ville protestante, qui avait refusé de se soumettre à l'empereur, fut prise d'assaut et livrée à une soldatesque déchaînée. L'incendie qui suivit détruisit la quasi-totalité de la cité, faisant entre 20 000 et 30 000 victimes. Ce massacre, l'un des pires de la guerre, suscita une vague d'indignation dans toute l'Europe protestante et poussa enfin l'électeur de Saxe, Jean-Georges I^{er}, à conclure une alliance avec la Suède.

Breitenfeld : la révolution tactique (17 septembre 1631).

La bataille de Breitenfeld, livrée le 17 septembre 1631 près de Leipzig, constitue l'une des victoires les plus décisives de l'histoire militaire européenne. Pour la première fois, les redoutables *tercios* espagnols et leurs imitations impériales, formations massives de piquiers et de mousquetaires qui dominaient les champs de bataille depuis plus d'un siècle, furent vaincus en rase campagne par une armée européenne.

L'armée impériale de Tilly, forte d'environ 35 000 hommes, affronta les forces coalisées suédoises et saxonnes, sensiblement équivalentes en nombre. Le début de la bataille sembla confirmer la supériorité impériale : la cavalerie de Pappenheim dispersa l'aile gauche suédoise, tandis que les Saxons, sur l'autre aile, furent mis en

déroute dès les premiers engagements. Mais Gustave Adolphe, faisant preuve d'un sang-froid remarquable, réorganisa ses lignes et lança une contre-attaque décisive.

Figure 3 — Gustave II Adolphe à la bataille de Breitenfeld (17 septembre 1631)



Ce tableau d'époque représente Gustave II Adolphe triomphant lors de la bataille de Breitenfeld. Le roi, monté sur son destrier, domine la composition tandis qu'à l'arrière-plan se déroule le combat. Cette victoire décisive démontra la supériorité des nouvelles tactiques suédoises sur les formations traditionnelles des armées impériales et fit du roi de Suède l'arbitre de la situation en Allemagne.

La supériorité tactique suédoise se manifesta alors pleinement. Les formations légères et mobiles du roi de Suède, combinant mousquetaires et piquiers en unités interarmes soutenues par une artillerie de campagne manœuvrante, submergèrent les tercios impériaux, trop lourds pour s'adapter à cette guerre de mouvement. La victoire fut totale : l'armée de Tilly perdit environ 13 000 hommes (tués, blessés ou prisonniers), toute son artillerie et ses bagages. Les pertes suédoises n'excédaient pas 3 000 hommes.

L'impact de Breitenfeld dépassa largement le plan militaire. Cette victoire démontrait que les armées catholiques n'étaient pas invincibles et redonnait espoir aux protestants d'Allemagne et d'Europe. Elle consacrait également le génie militaire de Gustave Adolphe, désormais célébré comme le « Lion du Nord » (Lejonet från Norden). L'historien militaire Geoffrey Parker considère Breitenfeld comme « le point d'inflexion de la Guerre de Trente Ans et l'un des moments décisifs de l'histoire militaire européenne ».

La marche triomphale vers le sud (1631-1632).

Après Breitenfeld, Gustave Adolphe disposait d'une liberté d'action considérable. Plutôt que de marcher directement sur Vienne, comme certains le lui conseillaient, il choisit une stratégie plus prudente : sécuriser le contrôle de l'Allemagne du Sud en s'emparant de la Rhénanie et de la Bavière, privant ainsi l'empereur de ses principaux alliés et de ressources économiques vitales. Cette « marche triomphale » (*Siegeszug*) conduisit le roi de Suède des rives de la Baltique aux portes de l'Autriche en moins d'un an.

L'hiver 1631-1632 vit les Suédois s'emparer de Mayence, Francfort, Nuremberg, puis envahir la Bavière au printemps. Le 15 avril 1632, l'armée suédoise força le passage du Lech, malgré la résistance acharnée de Tilly qui trouva la mort dans ce combat. La prise de Munich, le 17 mai, marqua l'apogée de l'expansion suédoise. L'électeur Maximilien de Bavière, pilier de la Ligue catholique, dut fuir sa capitale, tandis que ses États étaient mis à contribution pour financer l'armée suédoise.

Face à cette menace existentielle, l'empereur Ferdinand II se résigna à rappeler Wallenstein, qu'il avait disgracié en 1630 sous la pression des princes catholiques. Le condottiere bohémien, qui avait levé une nouvelle armée à ses frais, reprit le commandement des forces impériales avec des pouvoirs quasi-dictatoriaux. S'ensuivit une guerre de manœuvres autour de Nuremberg, où les deux adversaires s'observèrent pendant des semaines sans oser risquer une bataille rangée.

IV. Lützen : la mort du Lion (16 novembre 1632).

Une bataille dans le brouillard.

La bataille de Lützen, livrée le 16 novembre 1632 dans la plaine saxonne, constitue l'un des engagements les plus célèbres et les plus tragiques de la Guerre de Trente Ans. Les circonstances de ce combat — le brouillard épais qui couvrit le champ de bataille une partie de la journée, la violence des affrontements, la mort du roi de Suède — en firent un événement légendaire, abondamment représenté par les artistes et les chroniqueurs de l'époque.

L'affrontement était devenu inévitable lorsque Wallenstein, ayant détaché une partie de ses forces sous le commandement de Pappenheim, se trouva en position de faiblesse face à l'armée suédoise. Gustave Adolphe décida de saisir cette opportunité pour écraser l'armée impériale avant qu'elle ne puisse se reconstituer. Les deux camps alignaient chacun environ 18 000 à 20 000 hommes, mais les Impériaux bénéficiaient d'une position défensive avantageuse, leurs lignes étant protégées par des fossés et des batteries d'artillerie.

La bataille s'engagea vers midi, le brouillard matinal s'étant enfin dissipé. L'aile gauche suédoise, commandée par le duc Bernard de Saxe-Weimar, se heurta à une résistance acharnée. Au centre et à droite, les combats

furent d'une violence inouïe, les charges de cavalerie se succédant sans qu'aucun camp ne parvienne à prendre l'avantage décisif. C'est dans ce chaos que le roi de Suède trouva la mort.

La mort de Gustave II Adolphe.

Les circonstances exactes de la mort de Gustave II Adolphe demeurent partiellement obscures, les témoignages des contemporains étant contradictoires. Ce qui semble établi, c'est que le roi, dont la myopie était connue, s'engagea personnellement dans une charge de cavalerie sur l'aile droite, à la tête de ses gardes du corps. Séparé de son escorte dans la confusion du combat, blessé une première fois au bras, il fut désarçonné et achevé par des cavaliers impériaux qui ne l'avaient peut-être pas reconnu.

Figure 4 — La mort de Gustave II Adolphe à Lützen (16 novembre 1632)



Ce célèbre tableau de Carl Wahlbom (1855), conservé au Nationalmuseum de Stockholm, représente les derniers instants de Gustave II Adolphe lors de la bataille de Lützen. Le roi, vêtu de blanc et blessé, est entouré de cavaliers impériaux qui s'apprêtent à l'achever. Cette représentation romantique du XIX^e siècle traduit la dimension quasi-chrétienne que revêtit rapidement la figure du roi martyr dans la mémoire protestante.

Son corps, dépouillé et méconnaissable, ne fut retrouvé que le lendemain, gisant parmi les cadavres. L'examen révéla de nombreuses blessures : un coup de feu au bras, un autre à la tête, un coup d'épée dans le dos, un coup de poignard à la gorge. Le roi de Suède, âgé de trente-sept ans seulement, avait péri en soldat, les

armes à la main. La nouvelle de sa mort, rapporte un témoin, « glaça le cœur des Suédois mais redoubla leur fureur ».

La bataille se poursuivit en effet avec une violence accrue après la mort du roi. Bernard de Saxe-Weimar prit le commandement et lança une série d'assauts désespérés qui finirent par emporter la position impériale. Wallenstein, apprenant l'arrivée des renforts de Pappenheim — lui-même mortellement blessé dans la bataille —, ordonna la retraite. La victoire tactique revenait aux Suédois, mais c'était une victoire à la Pyrrhus : la mort de Gustave Adolphe privait la cause protestante de son chef incontesté et ouvrait une période d'incertitude.

« Le roi est mort, mais la Suède vit encore, et elle se souviendra de ce qu'elle lui doit. »

— Axel Oxenstierna, chancelier de Suède, novembre 1632.

V. La Suède sans son roi : persévérance et adaptations (1632-1648).

La régence d'Oxenstierna et la poursuite de la guerre.

La mort de Gustave II Adolphe laissait la Suède dans une situation délicate. Sa fille et héritière, Christine, n'avait que six ans. La régence fut assumée par le chancelier Axel Oxenstierna (1583-1654), l'un des plus grands hommes d'État de l'histoire suédoise, qui avait été le collaborateur le plus proche du roi défunt. Oxenstierna s'employa à maintenir la cohésion de l'alliance protestante et à poursuivre les objectifs stratégiques de Gustave Adolphe, tout en adaptant la politique suédoise aux nouvelles réalités du conflit.

La tâche s'avéra ardue. Privée de son chef charismatique, l'alliance protestante commença à se fissurer. L'électeur de Saxe, toujours tiède, négocia secrètement avec l'empereur et finit par signer la paix de Prague en 1635, ralliant à sa suite la plupart des princes protestants allemands. La Suède se trouvait désormais isolée face aux Habsbourg, mais refusa de capituler. Oxenstierna s'appuya sur les généraux de talent formés à l'école de Gustave Adolphe — Johan Banér, Lennart Torstenson — pour maintenir la pression militaire sur l'Empire.

L'entrée en guerre de la France et l'internationalisation du conflit.

L'année 1635 marqua un tournant dans la nature même du conflit. La paix de Prague, en réconciliant l'empereur avec la plupart des princes allemands, semblait annoncer la fin de la guerre. Mais l'entrée en guerre ouverte de la France, le 19 mai 1635, transforma ce qui avait été principalement une guerre de religion allemande en un affrontement géopolitique européen. Le cardinal de Richelieu, qui avait longtemps soutenu indirectement les ennemis des Habsbourg, se résigna à l'intervention directe pour empêcher l'hégémonie de la maison d'Autriche.

L'alliance franco-suédoise, consolidée par le traité de Wismar (1636), devint le pivot de la coalition anti-habsbourgeoise. Les deux puissances coordonnèrent leurs efforts militaires, la France opérant principalement sur le front rhénan et aux Pays-Bas espagnols, tandis que la Suède maintenait la pression en Allemagne du Nord et centrale. Cette coopération, malgré les frictions inévitables entre alliés aux intérêts divergents, permit de renverser progressivement le cours de la guerre.

Les dernières campagnes suédoises (1642-1648).

La période 1642-1648 vit les armes suédoises remporter de nouveaux succès décisifs. Le général Lennart Torstenson, l'un des tacticiens les plus brillants de l'époque, mena une série de campagnes fulgurantes qui portèrent la guerre jusqu'aux portes de Vienne. La seconde bataille de Breitenfeld (2 novembre 1642) fut une nouvelle victoire écrasante sur les Impériaux, qui perdirent plus de 10 000 hommes et toute leur artillerie. La bataille de Jankau (6 mars 1645), en Bohême, ouvrit la route de l'Autriche aux armées suédoises.

Ces victoires militaires se doublèrent de succès diplomatiques. La défection du Danemark, qui avait tenté de profiter des difficultés suédoises pour récupérer ses anciennes possessions, fut rapidement punie : la guerre de Torstenson (1643-1645) se solda par une victoire complète de la Suède, qui arracha au Danemark les îles de Gotland et d'Ösel ainsi que les provinces de Halland, Härjedalen et Jämtland. La paix de Brömsebro (1645) consacrait la domination suédoise sur la Baltique.

Les dernières années de la guerre furent marquées par une escalade de la violence et de la destruction. L'Allemagne, ravagée par trois décennies de combats, de pillages et d'épidémies, avait perdu entre le quart et le tiers de sa population. Des régions entières étaient retournées à l'état sauvage, les villages abandonnés, les champs en friche. C'est ce tableau apocalyptique qui conduisit finalement les belligérants à négocier sérieusement la paix.

VI. Les traités de Westphalie : la Suède au sommet de sa puissance.

Le congrès de Münster et d'Osnabrück (1644-1648).

Les négociations de paix, ouvertes officiellement en 1644, se tinrent dans deux villes de Westphalie : Münster, où les représentants catholiques traitaient avec la France, et Osnabrück, où les protestants négociaient avec l'empereur et la Suède. Cette séparation géographique reflétait les clivages confessionnels qui avaient été à l'origine du conflit, mais elle n'empêcha pas l'élaboration d'un règlement global qui devait refonder l'ordre européen.

La Suède fut représentée aux négociations par Johan Adler Salvius, diplomate expérimenté qui défendit avec ténacité les intérêts de son pays. Les revendications suédoises portaient principalement sur trois points : des compensations territoriales pour les efforts de guerre consentis, une « satisfaction » financière pour le licen-

ciement des troupes, et des garanties pour la pérennité des libertés protestantes en Allemagne. Sur ces trois points, les négociateurs suédois obtinrent largement satisfaction.

Les gains territoriaux suédois.

Les traités de Westphalie, signés le 24 octobre 1648, consacrèrent l'émergence de la Suède comme grande puissance européenne. Le royaume scandinave obtint des acquisitions territoriales considérables dans l'Empire : la Poméranie occidentale avec l'île de Rügen et la ville de Stettin, les évêchés sécularisés de Brême et de Verden, la ville et le port de Wismar. Ces possessions faisaient de la Suède un État du Saint-Empire, avec voix et siège à la Diète impériale.

L'importance stratégique de ces acquisitions était considérable. La Suède contrôlait désormais les embouchures des principaux fleuves allemands — Oder, Elbe, Weser — et, avec elles, le commerce de l'Allemagne du Nord. Le rêve de Gustave Adolphe d'un *Dominium Maris Baltici* semblait en passe de se réaliser. La Suède percevait en outre une indemnité de cinq millions de rixdales pour le licenciement de ses troupes, somme considérable qui permit de financer la démobilisation sans trop grever les finances du royaume.

La Suède, garante de l'ordre westphalien.

Au-delà des gains matériels, la Suède obtint un statut de « puissance garante » des traités de Westphalie, conjointement avec la France. Ce rôle de garant lui conférait un droit d'intervention dans les affaires de l'Empire pour faire respecter les dispositions des traités, notamment en matière religieuse. C'était là une consécration diplomatique sans précédent pour un royaume qui, un siècle plus tôt, n'était qu'une périphérie obscure de la chrétienté européenne.

Les traités de Westphalie établirent également un nouvel équilibre confessionnel dans l'Empire. La paix d'Augsbourg était confirmée et étendue aux calvinistes, désormais reconnus au même titre que les luthériens. L'année 1624 était fixée comme année de référence (*annus normalis*) pour la répartition des biens ecclésiastiques entre catholiques et protestants, annulant de fait l'Édit de Restitution de 1629. Ces dispositions, arrachées en grande partie grâce à l'intervention suédoise, garantissaient la survie du protestantisme allemand.

VII. L'héritage de l'intervention suédoise.

La « révolution militaire » suédoise et son influence européenne.

L'intervention suédoise dans la Guerre de Trente Ans laissa un héritage durable dans le domaine militaire. Les innovations tactiques de Gustave II Adolphe — formations linéaires plus souples que les *tercios*, artillerie de campagne mobile, usage combiné des armes — furent progressivement adoptées par toutes les armées

européennes. L'historien britannique Michael Roberts a forgé le concept de « révolution militaire » pour désigner cette transformation profonde de l'art de la guerre, dont les conséquences se firent sentir jusqu'au XVIII^e siècle.

La discipline et l'organisation de l'armée suédoise firent également école. Le système d'enrôlement territorial (*indelningsverket*), qui attribuait à chaque régiment une région de recrutement déterminée, servit de modèle aux réformes militaires entreprises dans plusieurs États européens. La Prusse de Frédéric-Guillaume I^{er}, en particulier, s'inspira largement du modèle suédois pour constituer l'armée qui allait faire sa puissance au XVIII^e siècle.

Le Stormaktstiden : l'âge d'or de la puissance suédoise.

La Guerre de Trente Ans inaugura ce que les historiens suédois nomment le *Stormaktstiden*, « l'ère de la grande puissance », qui s'étendit approximativement de 1611 à 1718. Durant cette période, la Suède domina le monde baltique et joua un rôle de premier plan dans les affaires européennes. Les successeurs de Gustave Adolphe — Christine, Charles X Gustave, Charles XI, Charles XII — maintinrent et étendirent l'héritage du « Lion du Nord », bien que le déclin s'amorçât dès la fin du XVII^e siècle.

Cet âge d'or suédois eut cependant un coût humain et financier considérable. Les guerres incessantes épuisèrent les ressources d'un royaume aux moyens limités, tandis que les pertes démographiques affectaient durablement une population déjà peu nombreuse. Jean-Pierre Mousson-Lestang note que « la grandeur suédoise fut achetée au prix d'un effort disproportionné par rapport aux ressources du pays, ce qui explique la brutalité de l'effondrement au début du XVIII^e siècle ».

Une mémoire vive : Gustave II Adolphe dans l'historiographie et la culture.

La figure de Gustave II Adolphe occupe une place centrale dans la mémoire nationale suédoise. Le 6 novembre, jour anniversaire de sa mort à Lützen, est célébré en Suède comme le « jour de Gustave Adolphe » (*Gustav Adolfsdagen*), occasion de commémorer le roi-soldat et de déguster les traditionnels gâteaux à son effigie. Des statues équestres le représentant ornent les places de Stockholm, Göteborg et de nombreuses autres villes suédoises.

L'historiographie a longtemps oscillé entre hagiographie et réévaluation critique. Les historiens protestants du XIX^e siècle célébrèrent en Gustave Adolphe le « champion de la liberté religieuse » et le « sauveur du protestantisme », tandis que l'historiographie catholique insistait sur les motivations politiques et économiques de son intervention. Les travaux récents, notamment ceux de Peter H. Wilson et Georg Schmidt, s'efforcent de replacer l'action de Gustave Adolphe dans le contexte plus large des transformations politiques et militaires de l'Europe moderne.

Conclusion : La Suède et l'Europe.

L'intervention suédoise dans la Guerre de Trente Ans constitue l'un des épisodes les plus remarquables de l'histoire européenne moderne. En l'espace de quelques années, un royaume périphérique et peu peuplé s'imposa comme l'une des grandes puissances du continent, bouleversant l'équilibre des forces et contribuant de manière décisive à la défaite des ambitions hégémoniques des Habsbourg.

Cette réussite extraordinaire fut d'abord l'œuvre d'un homme, Gustave II Adolphe, dont le génie militaire et politique transforma la Suède en une puissance de premier rang. Mais elle résulta également de facteurs structurels : les innovations tactiques de l'armée suédoise, l'efficacité de l'administration mise en place par les Vasa, le soutien financier de la France, les divisions de l'adversaire habsbourgeois. La conjonction de ces éléments permit à la Suède de réaliser des exploits qui semblaient hors de portée de ses moyens.

L'héritage de cette période demeure considérable. Les traités de Westphalie, arrachés en partie grâce aux armes suédoises, établirent un nouvel ordre européen fondé sur l'équilibre des puissances et le respect de la souveraineté des États, principes qui structurèrent les relations internationales jusqu'au XX^e siècle. Pour la Suède, la Guerre de Trente Ans inaugura un « siècle de grandeur » dont le souvenir continue d'irriguer la conscience nationale, même si les réalités géopolitiques ont depuis longtemps relégué ce pays au rang de puissance moyenne.

Ainsi, l'épopée de Gustave II Adolphe et de ses successeurs nous rappelle que l'histoire n'est pas écrite d'avance, que la volonté humaine peut, dans certaines circonstances, renverser les rapports de force apparemment les mieux établis. Le « Lion du Nord », mort à trente-sept ans sur un champ de bataille saxon, avait en quelques années changé le cours de l'histoire européenne : peu de souverains peuvent se prévaloir d'un tel bilan.

Bibliographie.

Ouvrages généraux sur la Guerre de Trente Ans.

- BENTMANN REINHARD, *La Guerre de Trente Ans*, Paris, Armand Colin, 2022.
- BOGUCKI CHRISTOPHE, *La Guerre de Trente Ans (1618-1648) : le premier conflit européen*, Paris, Ellipses, 2020.
- CROUZET DENIS, *Les Guerriers de Dieu : la violence au temps des troubles de religion (vers 1525-vers 1610)*, Seyssel, Champ Vallon, 1990, 2 vol.
- GANTET CLAIRE, *La Paix de Westphalie (1648) : une histoire sociale, XVII^e-XVIII^e siècles*, Paris, Belin, 2001.
- PAGÈS GEORGES, *La Guerre de Trente Ans (1618-1648)*, Paris, Payot, 1991 [1^{re} éd. 1939].
- PARKER GEOFFREY (dir.), *La Guerre de Trente Ans*, Paris, Aubier, 1987 [trad. de l'anglais].

Histoire de la Suède et des pays nordiques.

- BATTAIL JEAN-FRANÇOIS, BOYER RÉGIS ET FOURNIER VINCENT, *Les Sociétés scandinaves de la Réforme à nos jours*, Paris, PUF, 1992.
- BRUNET ROGER ET REY VIOLETTE (dir.), *Géographie universelle, tome 9 : Europe du Nord, Europe médiane*, Paris, Belin-Reclus, 1996.
- MOUSSON-LESTANG JEAN-PIERRE, *Histoire de la Suède*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 1995.
- NORDMANN CLAUDE, *Grandeur et liberté de la Suède (1660-1792)*, Paris-Louvain, Nauwelaerts, 1971.
- SCHNAKENBOURG ÉRIC, *La France, le Nord et l'Europe au début du XVIII^e siècle*, Paris, Honoré Champion, 2008.

Histoire militaire et révolution militaire.

- BÉLY LUCIEN, *Les Relations internationales en Europe (XVII^e-XVIII^e siècles)*, Paris, PUF, 1992.
- BLACK JEREMY, *La Révolution militaire européenne (1500-1800)*, Paris, Autrement, 2003 [trad. de l'anglais].
- CORVISIER ANDRÉ, *Armées et sociétés en Europe de 1494 à 1789*, Paris, PUF, 1976.
- LYNN JOHN A., *Les Guerres de Louis XIV (1667-1714)*, Paris, Perrin, 2010 [trad. de l'anglais].
- ROBERTS MICHAEL, « The Military Revolution, 1560-1660 », in ROGERS Clifford J. (éd.), *The Military Revolution Debate*, Boulder, Westview Press, 1995 [article fondateur de 1956].

Relations internationales et diplomatie.

- BÉLY LUCIEN, *L'Art de la paix en Europe : naissance de la diplomatie moderne (XVI^e-XVIII^e siècles)*, Paris, PUF, 2007.
- DICKMANN FRITZ, *Der Westfälische Frieden* [La Paix de Westphalie], Münster, Aschendorff, 1998 [7^e éd.], trad. fr. partielle in GANTET Claire, op. cit.
- WEBER HERMANN, « Richelieu et le Rhin », *Revue historique*, t. 239, 1968, p. 265-280.